

Turgeon, M. (2013). *Le déclin de la culture scolaire*. Montréal, Québec : Del Busso Éditeur

Arianne Robichaud

Volume 39, Number 1, 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1024559ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1024559ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue des sciences de l'éducation

ISSN

0318-479X (print)

1705-0065 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Robichaud, A. (2013). Review of [Turgeon, M. (2013). *Le déclin de la culture scolaire*. Montréal, Québec : Del Busso Éditeur]. *Revue des sciences de l'éducation*, 39(1), 253–254. <https://doi.org/10.7202/1024559ar>

méchant, tant celui des contes traditionnels, du théâtre pour jeunes, que celui des romans, films et récits du xx^e siècle (*Star Wars*, *Le Seigneur des anneaux*, *comic books*, etc.) et contemporains (*Harry Potter*, etc.). «Quelle méchante idée d'organiser une journée dédiée à un personnage, ou plus exactement à un caractère négatif des histoires et des contes!» ironise Pierre le Guirinec qui étudie la représentation du méchant dans l'album d'enfance contemporain. «De quelle façon le méchant peut-il être sauvé et par qui?», se demande Alice Reibel qui s'intéresse quant à elle aux œuvres de fantasy. «Les enfants ont besoin de savoir qui sont les bons et les méchants», pose Myriam Tsimbidy (p. 61) à la suite de Vincent Jouve, référence incontournable de plusieurs de ces articles. «L'impact du code affectif dans le rapport du jeune lecteur au personnage est d'autant plus fort que son identité est en construction. Passer de l'autre côté du miroir, c'est traverser» *la surface spéculaire du texte pour découvrir une autre face de soi et du monde* (p. 11), affirme Myriam Tsimbidy. Le rôle du méchant dans la littérature jeunesse consiste alors peut-être à *traquer en soi l'innommable* (p. 71) et à *éviter à l'enfant d'être méchant*, conclut-elle. Chacun à sa façon, les auteurs analysent la complexité des rapports du jeune lecteur avec les incarnations du méchant, envisagé comme *système de significations esthétiques, idéologiques et morales jamais stables [...], ce qui le rend fascinant* (p. 70). Ils s'interrogent sur la contamination du mal ou encore sur les ressorts cachés d'une méchanceté qui apparaît parfois en réaction à une situation précise, une situation d'injustice, par exemple.

On l'aura compris à l'éclatisme de ce compte rendu : ces articles constituent des actes de colloque. Si l'avant-propos de cet ouvrage arrive à masquer l'origine des textes, la variété des contributions et la redondance de certains postulats (la question de l'identification de l'enfant au personnage, le manichéisme des œuvres traditionnelles pour la jeunesse, etc.) le rappellent au lecteur. Cela dit, la problématique est on ne peut plus fertile et ouvre la voie à des réflexions stimulantes pour qui s'intéresse à la littérature jeunesse, mais aussi à la littérature et à l'éthique en général. Qui ne s'est jamais préoccupé de cet autre menaçant en lui, c'est-à-dire de son adversaire, cette part sombre qui sommeille en chacun? En examinant les conditions d'émergence de la figure du méchant dans les multiples œuvres à l'étude, les auteurs de cet ouvrage mettent en lumière un personnage incontournable de la littérature, qu'elle s'adresse aux jeunes ou aux moins jeunes; ils exposent également une face cachée de la condition humaine.

CYNTHIA HARVEY

Université du Québec à Chicoutimi

Turgeon, M. (2013). *Le déclin de la culture scolaire*. Montréal, Québec: Del Busso Éditeur.

L'essai de Turgeon, divisé en deux grandes parties et vingt-trois courtes sections, propose une suite de considérations, d'idées et d'anecdotes sur le rapport entre

éducation, école et culture. Dans la première partie de l'ouvrage, l'effort nécessaire d'une redéfinition et d'une clarification du concept humaniste de culture, la mise en lumière de la distinction entre pensée et connaissance et le questionnement du lien entre État et culture se font, chez l'auteur, par une mise en dialogue des pensées de John Stuart Mill, Hannah Arendt, Socrate et Friedrich Nietzsche; la seconde partie, pour sa part, traite plus spécifiquement d'un enjeu social et politique particulier, celui de l'uniformité des parcours scolaires et de l'homogénéité des programmes éducatifs: sont alors convoquées les réflexions de Readings, Nussbaum, Gutmann, Dubet, Rancière et Jacotot. Malgré la structure particulièrement découpée de l'essai, la cohésion des différentes sections du texte est soutenue tout au long du livre: ainsi, l'auteur pose dès le début les jalons d'une pensée et les appuis d'un argumentaire sur les enjeux actuels du rapport entre culture et éducation, fondements qu'il approfondit tout au long de l'ouvrage.

Le principal intérêt de l'ouvrage de Turgeon réside dans ses appels à la pensée de certains philosophes, pédagogues et sociologues plus rarement évoqués en éducation: en effet, puisque les considérations de Turgeon ne sont pas originales en elles-mêmes et relèvent souvent de préoccupations déjà explorées en philosophie de l'éducation (le contrôle de l'État sur les programmes scolaires, la culture bureaucratifiée, l'application d'une logique de travail au monde scolaire, etc.), il est surtout instructif de découvrir en quoi les propos avancés par l'auteur peuvent être articulés à la réflexion de divers penseurs. Par contre, les références de Turgeon sont souvent inégales, ou trouées: le plaidoyer de l'auteur pour une pédagogie de la liberté ne fait aucune mention de pédagogues critiques (Freire, Giroux, Apple), tout comme sa prise de position pour une éducation profondément empreinte de responsabilité éthique, de délibération rationnelle et de normes dans l'espace commun ne laisse aucune trace de la pensée d'Habermas, malgré l'indéniable parenté entre les concepts présentés et les théories habermassiennes...

D'autre part, si l'écriture de Turgeon a le mérite d'être nuancée et d'éviter le registre souvent manichéen des débats en éducation, elle l'est peut-être à l'excès: certes, l'auteur affirme la nécessité d'une école commune, prône un parcours scolaire propre à chacun et se méfie de l'ingérence de l'État dans la constitution des programmes scolaires, mais il le fait toujours en accordant *une certaine place* au privé, *une certaine place* à l'évaluation, à une certaine méritocratie... L'approche est peut-être louable et évite le ridicule des extrêmes, mais il n'en demeure pas moins qu'elle semble davantage relever du compromis relativisant, du «politiquement correct» que d'une prise de position profondément ancrée et assumée. D'ailleurs, l'auteur l'annonce dans l'avant-propos de son ouvrage: il ne s'agit pas d'une philosophie de l'éducation, d'une théorie englobante. Et, en effet, le livre relève beaucoup plus du commentaire philosophique que d'une tentative théorique propre ou originale.